



Marx vs. Bouddha!

Aymeric Monville / Fabrice Midal

Ils sont d'accord sur un point : notre marge de manœuvre au sein de la société est inexistante. De là à s'entendre sur les raisons de ce constat et sur les moyens de s'en extirper, il ne fallait peut-être pas rêver... Dialogue acéré entre le marxiste pur et dur Aymeric Monville et le promoteur de la méditation bouddhiste Fabrice Midal.

Propos recueillis par Michel Eltchaninoff / Photos Édouard Caupeil

Un café nommé *Le Fumoir* où fumer est interdit. Un beau symbole des mirages de la liberté contemporaine ! Fabrice Midal et Aymeric Monville, qui s'y sont rencontrés, ne limitent pas leur révolte aux lois antitabac. Mais s'ils déplorent l'absence de liberté dans notre société, tout les oppose. Aymeric Monville publie aux éditions Delga, qu'il a fondées et dirige, des penseurs marxistes tels Michel Clouscard (1928-2009). Dans *Misère du nietzschéisme de gauche* (Aden, 2007), il fustige « la fuite dans la subjectivité », le « primat de l'émotionnel et de l'intuitif » et la « survivance involontaire de références théologiques ». Fabrice Midal, lui, fait l'apologie dans *Risquer la liberté* (réédité en Points, Seuil) de la méditation bouddhiste, de la poésie appliquée au quotidien... et de Nietzsche. Dans son dernier ouvrage, *Auschwitz, l'impossible regard* (Seuil), il a des mots très durs pour le communisme, aveugle selon lui devant la Solution finale. Sur les sources de l'aliénation contemporaine, le sens et les moyens de s'en libérer, leurs analyses s'entrecroquent. Bref, entre ce marxiste pur et dur et cet apôtre d'une nouvelle sagesse inspirée du bouddhisme, il n'y a guère de voie du milieu.

1

L'uniformisation du monde, une tragédie ?

Fabrice Midal : Nous vivons une époque paradoxale. Nous avons tous le sentiment d'être libres. Or, comment l'être quand règne l'uniformisation ? En effet, au sens propre, nous portons des uniformes – fabriqués industriellement d'un bout à l'autre de la planète. Nous achetons les mêmes meubles, écoutons la même musique, retrouvons les mêmes magasins partout. C'est la forme industrielle de l'aliénation. Il n'existe plus qu'un seul modèle imposé. Dans cette perspective, il devient difficile d'être en rapport à ce qui nous est le plus propre, d'inventer notre existence et de penser par nous-mêmes – l'un des éléments décisifs de toute liberté.

Aymeric Monville : Pour moi, au contraire, cette uniformisation est la

condition même de la liberté. La dénoncer, c'est emprunter une fausse piste. Elle correspond simplement à un surcroît de production matérielle. Les HLM que vous fustigez ont permis aux gens de sortir des bidonvilles, de commencer à se libérer de la misère. Cette uniformisation dans les modes de production industriels crée-t-elle également une uniformisation dans les esprits ? Je ne le crois pas. Comme Marx, je suis heureux que nous ne vivions plus dans un monde féodal et que nous soyons passés à un mode de production industriel. Le problème d'aujourd'hui n'est donc pas que le producteur ne soit plus un artisan ou un paysan, mais qu'il soit séparé de sa production, de ce qu'il produit, de pourquoi il produit, et du fait qu'il ne tire pas le profit de son travail. Marx ne présente pas l'aliénation comme le fait d'être étranger à soi, de manière purement idéaliste. Il parle surtout de la séparation entre les producteurs et les >>>

>>> moyens de productions, qui est l'une des caractéristiques du mode de production capitaliste. Le problème est l'appropriation privée des grands moyens de production et d'échange. Le mode de production capitaliste n'est destiné qu'à la recherche de profit, et non à l'emploi ou à la mise en commun des valeurs humaines. Du coup, nous vivons dans une situation paradoxale, que le sociologue marxiste Michel Clouscard résumait ainsi : « *Tout est permis, mais rien n'est possible.* » Il y a tout de même un espoir : si le capitalisme crée le prolétariat industriel, il crée aussi les conditions de sa propre fin.

F. M. : Je ne crois pas légitime de pouvoir déterminer si nous vivons mieux ou moins bien qu'avant. Kant ici a raison dans sa mise en garde. Pour l'être humain, il n'est pas possible d'avoir un rapport « objectif » au sort de l'humanité – notre rapport à l'histoire n'est pas celui que Copernic peut avoir avec les planètes. Nous sommes toujours aussi bien juges que partie. Mais ce que nous devons faire est de déterminer les conditions qui nous empêchent ici et maintenant d'accéder à la liberté. Or là, l'analyse marxiste de ces conditions est trop étroite. Notre aliénation vient de bien plus loin – du fait que tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est compris d'emblée à travers le prisme de l'utilité et de l'efficacité. Nous sommes ainsi les prisonniers d'une sorte de totalitarisme utilitaire qui a la particularité de ne pas se faire remarquer. Or il n'existe de liberté qu'à partir du moment où l'on sort de ce règne.

2

Libérer le travail

A. M. : Le vrai problème touche à l'organisation du travail. Le travail contraint est en effet la norme dans notre société, à part pour quelques rares privilégiés. La première mesure à prendre serait avant tout qu'il y ait du travail pour tout le monde. Si les gens ne se trouvent pas libres au travail, c'est qu'ils subissent une énorme pression, un chantage au chômage.

Les travailleurs sont interchangeable et, d'ailleurs, on le leur fait parfaitement comprendre. Dans les démocraties occidentales, on s'imagine qu'on est libres parce qu'on peut se moquer de son président aux *Guignols de l'info*. Mais devant son patron, on file doux. Hegel voit bien que le travail est une source d'aliénation au bon sens du terme : grâce à lui, on s'extériorise, on voit ce que l'on est dans ce qu'on produit. C'est d'ailleurs ce que dit Marx dans les *Manuscrits de 1844*. Mais il faut concilier ce Marx hégélien avec le Marx du *Capital*. Ce dernier écrit que le passage du règne de la nécessité au règne de la liberté passe obligatoirement par la baisse du temps de travail : « *Le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures* » (*Le Capital*).

F. M. : Je ne crois pas que ce soit le fond du problème. Prenons les nombreux cas de suicides à France Télécom. Ces personnes ne sont pas mortes parce qu'on les a fait travailler trop dur ou trop longtemps, mais parce qu'elles n'ont pas été reconnues comme des êtres humains. Les travailleurs sont alors considérés comme des outils de production parmi d'autres. L'aliénation commence quand le travail est réduit à la production. Or le travail est beaucoup plus que cela. La liberté au travail, c'est la possibilité de mettre en œuvre une vocation, c'est-à-dire un travail qui vous corresponde et qui ait un sens. Comment le travail peut être le lieu d'un accomplissement ? C'est l'une des grandes questions modernes.

A. M. : Je n'ai absolument rien contre les approches individuelles de la liberté et de la réalisation de soi. Les stoïciens sont parvenus à donner une définition individuelle de la liberté, alors que, auparavant, elle n'était considérée que sous un angle social. Arriver à une définition individuelle, c'est déjà un progrès. Mais je ne réduis pas l'individu au particulier. Le particulier, c'est celui qui refuse sa dimension collective et politique. La question de la liberté est aussi le produit d'un rapport social. Personne ne connaîtra la libération s'il ne se libère pas *avec les autres*.

3

La source ultime de l'aliénation

F. M. : C'est une évidence ! Mais il faut remonter aux sources profondes de nos aliénations contemporaines. Il y a en effet des présupposés qui nous empêchent de comprendre que nous avons abdiqué la liberté. Or ces présupposés imposent une relecture de toute l'histoire de l'Occident pour pouvoir être appréhendés à la racine. C'est dans cette recherche que la philosophie peut jouer un rôle majeur. Le travail de « *désobstruction* » de la pensée occidentale effectué par Heidegger me semble ici salutaire. En bref, il nous faut arriver à voir que nous sommes en quelque sorte les victimes de la

« La rationalité occidentale met en péril tout rapport à l'expérience »

Fabrice Midal



« Le simple souci de soi, s'il ne passe pas par une lutte politique, pose problème »

Aymeric Monville

rationalité occidentale. Nous vivons en opposant le corps à l'esprit et au sein de l'esprit, en opposant le sentiment à la pensée. Dans ce dualisme au carré, ce qui est en péril est la perte de tout rapport à l'expérience. Nous ne comprenons plus, en conséquence, l'action que comme la production d'effets mesurables, et l'être humain, suite à la lecture scolastique d'Aristote, est réduit à n'être qu'un « *animal rationnel* ». Nous ne voyons dans le langage qu'un outil de communication entre un émetteur et un récepteur. Nous sacralisons la science. Il s'agit là d'un emprisonnement qui vient de très loin. Or, tant qu'on lutte contre lui en mobilisant sa structure conceptuelle, on ne fait que renforcer l'aliénation. Et le marxisme, en tant que strict héritier de la tradition rationaliste, me semble fondamentalement

participer de ce mouvement de renforcement de l'aliénation. Notre tâche est de remettre en question cette structure – pour retrouver un rapport *plus libre* aux questions fondamentales. Ce n'est pas une mince affaire !

A. M. : Je pense, contrairement à vous, que la philosophie est profondément liée aux sciences. Si l'on refuse le mesurable et le quantifiable, qui sont les seules garanties du partage démocratique, si l'on rejette une définition rationnelle de la connaissance en ne valorisant que l'intuition, on sombre dans l'obscurantisme. Donc l'idée de l'homme comme animal rationnel et celle de l'action comme mesurable me semblent des valeurs liées à l'émergence de la philosophie. C'est grâce à cette connaissance que nous pourrions être plus libres.

F. M. : La connaissance scientifique est certes formidable. Elle est un élément majeur dans la connaissance. Mais on ne peut pas y réduire toute la connaissance. Celle d'un musicien, par exemple, est réelle. Or elle n'est pas scientifique.

A. M. : Peut-être bien, mais elle est rationnelle. Le grand pianiste russe Sviatoslav Richter répétait que le nombre d'heures qu'il passait au piano était la seule cause de ses progrès. Les musiciens les plus brillants affirment qu'ils ont énormément travaillé. Jean Sébastien Bach le premier, qui confiait sobrement sur son lit de mort : « *Je me suis bien appliqué.* »

F. M. : Il est absurde de chercher à mesurer le talent d'un musicien au nombre d'heures qu'il passe à s'exercer. Certaines choses ne se mesurent pas. Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui me frappe est combien cette structure nous empêche de penser le séisme de notre temps : Auschwitz, c'est-à-dire l'élimination organisée rationnellement d'une population.

Cela fait quinze ans que je travaille sur cette question du rapport entre l'histoire de la pensée et la catastrophe – sujet du livre que je viens d'achever et qui s'intitule *Auschwitz*,

l'impossible regard. L'extermination nazie est une conséquence de la cristallisation triomphante de notre rapport instrumental à la rationalité – et non un accident de parcours de notre histoire ou un surgissement occasionnel des « forces du mal ». Or le marxisme, qui représente un avatar de cette conception de la raison, a été incapable de prendre la mesure de la Solution finale. Il n'a conçu cet événement que comme un problème parmi d'autres, lié au développement du capitalisme, sans en voir l'effroyable singularité.

A. M. : Pour éviter que cette catastrophe ne se reproduise, l'une de nos tâches essentielles est d'en déterminer précisément les causes. Or les liens tissés à l'époque entre l'élite économique – noblesse foncière, milieux financiers et industriels – et le parti nazi ne sont pas contestables. Quant aux poètes romantiques allemands comme Novalis ou encore Rilke que nous apprécions tous deux, force est de constater qu'ils ont, hélas ! laissé le terrain politique aux sidérurgistes de la Ruhr et aux banquiers de Francfort. On n'a pas forcément répondu à tout en rappelant ces faits, mais ils demeurent fondamentaux pour comprendre ce qui s'est passé. Il faut également savoir que Hitler était un disciple très doué de la *white supremacy* [« *suprématie blanche* »] anglo-saxonne. Il est arrivé à un degré d'horreur infinie mais est resté l'héritier d'une logique de colonisation, d'extermination des races humaines et d'asservissement mise en place par le capitalisme occidental. Pour prendre un exemple parmi de nombreux autres, lorsque les Anglais ont débarqué en Tasmanie, au début du XIX^e siècle, ils ont exterminé jusqu'au dernier toute la population locale, soit plusieurs milliers d'Aborigènes. Il n'y a donc rien d'absurde à proposer une lecture rationaliste de l'horreur nazie.

F. M. : Mais le « capitalisme » n'est pas la racine de la catastrophe. Il n'est qu'un effet d'un mode de pensée qui reste encore inquestionné. Voir dans le capitalisme la cause de tous les maux empêche d'entrer au cœur du >>>

>>> problème pour une simple raison méthodologique : on prend alors l'effet pour la cause – masquant ainsi la cause véritable et permettant ainsi que les choses perdurent.

4

La liberté et le monde

A.M.: La liberté intérieure que vous défendez est respectable. Mais elle n'est qu'une réaction au malheur politique du temps. Elle correspond à ce que j'appelle la liberté de l'exilé, de celui qui se retire du monde – ou, plus noblement, y est contraint, pensons à l'hommage de Baudelaire à Hugo : « *Ainsi, dans la forêt où mon esprit s'exile* » [Le Cygne, dans Les Fleurs du mal]. C'est simplement dommage de ne pas s'intéresser à la liberté positive. Hegel, dans *Les Principes de la philosophie du droit*, évoque cette liberté négative qui se transforme parfois en fanatisme et en furie de destruction. Pour échapper à cette conception négative et dangereuse de la liberté, il faut tenir à une perspective révolutionnaire de changement complet du mode de production.

F.M.: Vous vous trompez, je ne suis pas du tout partisan d'une liberté intérieure coupée du monde, enfermée dans notre subjectivité. Vous supposez que le souci de soi est du même ordre qu'une pulsion égoïste en opposant une prétendue liberté « intérieure » irresponsable à une liberté « extérieure » qui assumerait seule la responsabilité de l'engagement politique. Mais d'où vient une telle distinction, qui présupposerait au fond que le caprice soit une forme de liberté ? C'est ce que pointe Michel Foucault dans l'un de ses derniers cours au Collège de France, consacré au « *souci de soi* » cherchant à comprendre les véritables causes de l'aliénation. Foucault se rend compte à la fin de sa vie, que ce *souci de soi* est la condition même de toute liberté réelle et au fond de toute vie politique. Il montre comment s'est formée, en Occident, cette opposition entre le travail sur soi et le travail social et politique – opposition construite et datée qui nous aliène.

Or la méditation, telle que je la conçois et l'enseigne, n'a rien à voir avec le repli sur le *moi* et la recherche du réconfort mais s'inscrit dans cette perspective foucauldienne du souci de soi. Malheureusement, le « bouddhisme tisane » et la méditation comme « gestion du stress » rendent cette perspective pourtant fidèle à la vocation des premiers méditants totalement inaudible. Utiliser la méditation pour être plus productif et, finalement, pour faire mieux marcher le mécanisme d'aliénation est l'un des effets du totalitarisme de l'utilité marchande. Je suis le premier à dénoncer cette approche. Nous ne sommes pas du tout plus libres ainsi. Nous sommes juste moins lucides. Or, la liberté, et cela me semble essentiel, ne peut pas être séparée d'un rapport à la vérité.

5

Un peu ou beaucoup plus libres ?

A.M.: Certes, il ne faut surtout pas séparer l'individu du social. Mais concevoir la libération comme quelque chose de sagement progressif nous ramène à un individu replié sur lui-même et sur son petit réseau. Le simple souci de soi, s'il ne passe pas par une conception politique, pose problème. Il faut lutter aujourd'hui pour repolitisser notre aspiration à la liberté. La méditation et le seul rapport poétique au monde n'y suffiront pas. Se rendre maître et possesseur de la nature, repousser les barrières naturelles, comprendre la liberté comme un empire sur soi qui suppose aussi un empire sur la nature, voici les conditions de la liberté. Elle est essentiellement une production historique.

F.M.: À mon avis, on ne peut jamais être qu'un peu plus libre. Penser que l'on pourrait être *totalemment* libre est, en réalité, une idée folle. On ne pourra jamais se délivrer de tous les carcans qui nous déterminent, tant du point de vue historique, social ou psychologique. Une conception maximaliste de la liberté est un aveuglement sur les causes profondes de ce qui nous aliène.

La libération progressive est un travail qui consiste à se déprendre concrètement de ce qui nous enferme. L'essentiel est de comprendre que la liberté constitue l'être même de l'être humain – et non un possible parmi d'autres. Ma liberté est le cœur même de mon humanité à laquelle j'apprends à répondre toute ma vie. Je suis sans cesse confronté à ce que j'ai à décider, à ce que je désire, à ce que j'ai à penser, à ce que j'ai à faire – devant passer de réponses mécaniques, de peurs et d'idées toutes faites à une décision réelle.

En ce sens, il n'y a de liberté qu'à partir du moment où l'on mesure qu'elle est un déchirement, un risque, une mise en question, qu'elle implique une insécurité. C'est déjà ce que disait Socrate à l'aube de l'histoire de la philosophie. Pour être un peu plus libre, il me faut accepter de risquer quelque chose, de sortir de mes certitudes. Autrement dit, nous ne sommes libres qu'à la mesure de l'inconfort que nous pouvons supporter. De ce point de vue-là, la méditation nous aide parce qu'elle nous apprend à ne pas chercher de fausses consolations et des promesses malhonnêtes. En tout cas, c'est là le sens de la méditation que j'ai à cœur de transmettre.

A.M.: Nous serons d'accord pour dire qu'il existe un lien dialectique entre la nécessité et la liberté. Se libérer ce n'est pas seulement exprimer son propre moi. On définira donc la liberté comme intelligence de la nécessité. Pour changer le réel, il faut en saisir les lois. /

Aymeric Monville



Philosophe marxiste, il est le rédacteur en chef adjoint de *La Pensée*, revue fondée

en 1939 par Paul Langevin et Georges Cogniot. Auteur de plusieurs livres, il signe des articles dans les pages « Tribune libre » de *L'Humanité*. Dernier ouvrage paru : *Le Néocapitalisme selon Michel Clouscard : une introduction* (Delga, 2011).

Fabrice Midal



Docteur en philosophie, chargé de cours à Paris-8-Saint-Denis, Fabrice Midal est l'auteur

de plusieurs livres, notamment sur la spiritualité. Heideggerien, il pratique aussi la méditation depuis une vingtaine d'années et a fondé l'association Prajna et Philia, qui tente de définir un bouddhisme occidental. Dernier ouvrage paru : *Auschwitz, l'impossible regard* (Seuil, 2012).

Idées

L'entretien
p. 68 **Bernard Stiegler**

Boîte à outils
p. 74 **L'Anthropocène / Le Zar / L'Être selon Aristote**

Le classique révisité
p. 78 **Spinoza et la joie**



« Il faut apprendre aussi, parfois, à être triste, au moins pour se protéger des joies excessives ou narcotiques qui finissent par nous rendre plus tristes encore » p. 83